Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

28-29 | 2002

Quelques "XVII^e siècle" : Fabrications, usages et réemplois

Georges Sorel et Pascal

Christophe Prochasson

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/942>

DOI : 10.4000/ccrh.942

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 2002

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Christophe Prochasson, « Georges Sorel et Pascal », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 28-29 | 2002, mis en ligne le 22 novembre 2008, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/942> ; DOI : 10.4000/ccrh.942

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Georges Sorel et Pascal

Christophe Prochasson

- 1 Il y a l'apparence d'une incongruité à insérer Pascal dans l'histoire intellectuelle du socialisme français. Si les observations qui suivent semblent paradoxales, elles ne relèvent pourtant pas du tour artificiel que prend parfois l'histoire des idées en procédant à des rapprochements inattendus qui tentent d'établir des influences négligées par des traditions érudites. Il ne s'agit point de cela ici. Je ne m'inscris nullement dans une approche téléologique, qui mine souvent l'histoire des idées politiques, allant sagement mais trop aisément du lointain au proche. On sait que la tentation est toujours grande d'inventer des alchimies idéologiques dans lesquelles fusionnent des pléiades d'auteurs desquelles résulte une « synthèse », à la fin. À l'inverse de cette démarche, je voudrais ici aller du proche au lointain : non pas voir comment Pascal a influencé Sorel (ce qui supposerait de stabiliser la pensée de Pascal, ce dont je me sens bien incapable) mais plutôt comment et pourquoi Sorel a lu Pascal, et plus largement comment et pourquoi il s'est inventé son XVII^e siècle. Cette interrogation dépasse d'ailleurs le seul cas, un peu limité, des études soréliennes. Elle permet surtout de confirmer l'existence d'un « moment intellectuel » marquant l'histoire de la France contemporaine autour des années 1910 et notamment caractérisé par une tentative avortée de redécoupage de la carte idéologique¹.
- 2 Georges Sorel s'est particulièrement intéressé à Pascal dans les quelques années qui précédèrent le déclenchement de la Première Guerre mondiale. Il le lit, se reporte à des études qui lui sont consacrées, s'y réfère et l'installe dans une interprétation générale du XVII^e siècle. Ce « moment » n'est pas anodin et peut être identifié par d'autres choix intellectuels qui s'articulent autour de ce que Sorel dit alors de Pascal et de son siècle. L'auteur des *Illusions du Progrès* est pris dans une situation qui éclaire ces nouvelles références : l'atmosphère politique et culturelle entourant le triomphe de la République radicale fondée sur le règne presque sans partage de l'anticléricalisme et du positivisme ; l'ensemble des débats portant sur la science et la religion attisés par la « crise moderniste ». L'intérêt de Sorel pour Pascal est sans doute plus ancien mais les traces n'apparaissent dans sa correspondance ou dans quelques discussions qu'il mène dans ses très nombreux comptes rendus qu'à partir des années 1906-1907. Dans un texte de 1903

intitulé « La crise de la pensée catholique », il consacre un bref développement au jansénisme dont il explique le succès « populaire » par les *Provinciales*². On peut aussi se reporter au compte rendu qu'il consacre au livre de Duhem, *La Théorie physique* (Chevalier et Rivière, 1906), publié dans la *Revue générale de bibliographie française* (décembre 1905), où il discute l'interprétation de Pascal que propose le physicien. Dans la livraison de février-mars 1907 de la même revue, il publie une recension de l'étude de Janssens, *La Philosophie et l'apologétique de Pascal* (Alcan, 1906). Plus nettement encore, il confie tout l'intérêt qu'il porte à Pascal lorsqu'il entame une correspondance avec Édouard Droz, professeur de littérature à la faculté des Lettres de Besançon et auteur d'une étude consacrée à Pascal : *Études sur le scepticisme de Pascal considéré dans le livre des Pensées* (Alcan, 1886) :

Je crois, Monsieur, que nous sommes deux pascalisants, car il me semble avoir lu une thèse de vous sur Pascal. Si vous jetez les yeux sur les *Réflexions sur la violence et sur les Illusions du progrès* (qui paraissent ces jours-ci) vous verrez que la pensée de Pascal m'attire beaucoup³.

- 3 L'ouvrage qui fait, en effet, la plus grande place à Pascal sont *Les Illusions du Progrès*, livre préparé au cours des années 1906-1907 et paru en 1908. Il faut y adjoindre la longue lettre adressée à Daniel Halévy (15 juillet 1907) qui fait office d'introduction aux *Réflexions sur la violence* dans laquelle Sorel consacre tout un développement à Pascal. Cet intérêt ne faiblit pas jusqu'à la guerre. Dans un important article publié dans la revue de Mario Missiroli, *Il Resto del Carlino*, en octobre 1910, il lance une formule appelée à être répétée en français à plusieurs reprises : « Oggi, Pascal ha vinto Descartes »⁴. La correspondance de Sorel montre qu'il continue à se tenir très informé des études consacrées à l'auteur des *Pensées* : celles de Petitot, *Pascal. Sa vie religieuse et son apologie du christianisme* (Beauchesne, 1911)⁵, d'Augustin Gazier, *Le Dernier Jour de Blaise Pascal* (Champion, 1911)⁶ ou de Fortunat J. Strowski, *Pascal et son temps* (Plon, 1907)⁷. Il apparaît d'ailleurs clairement qu'en ces années, l'actualité pascalienne est très grande et que Sorel s'y montre très sensible. Il semble suivre de près les débats concernant la rétractation de Pascal à l'égard du jansénisme. Une intervention de Boutroux sur le sujet ne lui échappe pas⁸, pas plus que les commentaires de Charles Demange sur le *Discours sur les passions de l'amour* à l'occasion de la réédition du texte par Émile Faguet en 1911⁹. En 1914 enfin, il donne son dernier grand texte sur Pascal, en préface au livre de son principal et plus fidèle disciple, Édouard Berth, *Les Méfaits des Intellectuels* (Marcel Rivière, 1914).

- 4 Tels sont les principaux repères chronologiques. Reste à saisir le plus important : le ressort du recours à Pascal chez Sorel. Trois niveaux, très enchevêtrés les uns avec les autres, peuvent être envisagés qui éclairent cette réception tout à fait particulière de Pascal et placent celui-ci dans un système qui dépasse largement les cadres de sa réception traditionnelle. Il y a d'abord une dimension politique, sans doute la moins importante et la plus tardive dans l'usage fait de Pascal par Sorel et ses proches (Charles Péguy ou Édouard Berth). Pascal est tout à la fois une arme et un drapeau opposés aux républicains au pouvoir, coupables d'avoir dévoyé les idéaux du dreyfusisme, rompu l'élan du syndicalisme révolutionnaire et encouragé la médiocrité intellectuelle :

Par les temps de platitude à peu près universelle que nous traversons, convenez, toutefois, que ces grands solitaires nous consolent un peu de porter visage humain [...]¹⁰,

écrit Édouard Berth, qui partage, l'excès en plus et, en outre, bientôt la foi (il se convertit au catholicisme en 1915), le même intérêt pour Pascal. Ayant fait de la base électorale

principale du radicalisme au pouvoir sa première cible, Sorel s'en prend au goût de celle-ci pour le XVIII^e siècle et à son horreur pour le siècle précédent :

Le peu de classicisme disparaîtra sans doute ; car la petite bourgeoisie a horreur du XVII^e siècle : vous savez que pour les Reinach le grand siècle, c'est Diderot¹¹.

La critique se précise dans *Les Illusions du Progrès* : ce sont leurs propres intérêts que défendent les « démocrates » dans l'attachement dont ils font preuve pour le XVIII^e siècle¹². Sorel n'est pas loin d'esquisser une surprenante analogie entre les jésuites combattant les jansénistes, soutenant toujours « le parti de la médiocrité », inventeurs de « boîtes à examens » qu'étaient leurs collègues, et les républicains de toute espèce qu'il observe face à la morale héroïque des producteurs. L'analogie est quasi explicite dans la lettre à Daniel Halévy :

La casuistique dont Pascal s'est tant moqué n'était pas plus subtile et plus absurde que celle que l'on retrouve dans les polémiques entre ce qu'on nomme les écoles socialistes¹³.

Il y a chez Sorel un jeu de rôles politiques : Jaurès est le Descartes du XX^e siècle, toutes choses égales par ailleurs, quand la révolution ou le mouvement ouvrier prennent la place de Dieu. Dieu est aussi lointain chez Descartes que le mouvement ouvrier et la révolution chez Jaurès. L'un et l'autre ont en commun de plaire aux gens du monde grâce à la facilité de leur style et à leur optimisme :

Le progrès sera toujours un élément essentiel du grand courant qui ira jusqu'à la démocratie moderne, parce que la doctrine du progrès permet de jouir en toute tranquillité des biens d'aujourd'hui, sans se soucier des difficultés de demain. Elle avait plu à l'ancienne société de nobles désœuvrés ; elle plaira toujours aux politiciens que la démocratie hisse au pouvoir et qui, menacés d'une chute prochaine, veulent faire profiter leurs amis de tous les avantages que procure l'État¹⁴.

Et comment ne pas voir finalement derrière l'admiration de Sorel pour Pascal, l'affichage discret d'une identification ? La solitude et la marginalité de Sorel face aux idées dominantes de son temps, et à l'intérieur même du mouvement socialiste, valent bien celles de Pascal :

Il ne pouvait opposer aux illusions, qu'il croyait si répandues autour de lui, que la protestation de l'homme de génie. Comme il écrivait pour lui seul, il ne se privait pas d'exprimer crûment toute la mauvaise humeur qu'il éprouvait en constatant l'enthousiasme provoqué par les belles et décevantes machines cartésiennes. [...] sa pensée demeure plus d'une fois obscure, ce qui a permis aux commentateurs de lui attribuer des opinions qui, très probablement, ne sont pas les siennes¹⁵.

- 5 La référence appuyée à Pascal, dans le cours des années 1910, en phase avec la sensibilité dégagée par l'enquête d'Agathon, put aussi faciliter l'esquisse d'un rapprochement avec des intellectuels de droite. La revue *L'Indépendance* qui supporta, à l'instar du Cercle Proudhon, cet éphémère mouvement de convergences, dont on a montré par ailleurs qu'il ne fallait exagérer ni l'ampleur ni les conséquences, accueillit un article consacré à Pascal¹⁶. Pour sa documentation sur le XVII^e siècle, Sorel s'appuie beaucoup sur les travaux de Brunetière. Il faut croire que Pascal présentait des traits susceptibles de rendre possibles des rencontres entre tous ceux qui s'en prenaient alors à l'optimisme et au scientisme véhiculés par l'idéologie républicaine
- 6 Ce qui s'impose cependant le plus nettement dans la procédure d'appel à Pascal mise en œuvre par Sorel est son utilisation au sein d'une critique épistémologique et philosophique. Dès les années 1892-1893, dans toute une série d'articles publiés dans les *Annales de philosophie chrétienne*, Sorel s'était élevé contre les principes de la physique de Descartes :

Les méthodes de Descartes ne sont point celles de la science¹⁷.

En d'autres textes, il prit clairement le parti de Vico contre celui de l'auteur des *Méditations*. Très tôt donc, Descartes devint un ennemi philosophique et ne cessa de l'être, jugé tout particulièrement responsable des principales dérives intellectualistes du monde moderne. Berth reprendra à son tour l'antienne en la durcissant :

Pascal me paraît un génie prodigieux, émouvant et vertigineux, et je donnerais volontiers tout Descartes pour une pensée de cet homme extraordinaire¹⁸.

C'est le génie scientifique de Pascal auquel se montre en effet sensible l'ancien polytechnicien qu'est Sorel. Les facilités cartésiennes invalident, selon lui, toute la science qui en découle. Le cartésianisme, toujours superficiel, nourrit une « petite science » qui n'est autre qu'une philosophie sans fond destinée aux gens du monde qui peuplait les salons du XVII^e siècle :

Si l'on prend les choses en gros, on voit clairement que Pascal était choqué du caractère superficiel des conceptions cartésiennes, qui sont infiniment mieux appropriées à la conversation qu'à la véritable science¹⁹.

Descartes est douteux parce que trop clair (l'exact antonyme, en somme, de l'exposition sorélienne fondée sur une théorie de l'obscurité) :

[...] c'est de la littérature qui ne conduit à rien d'utile ni de certain. L'élégance des expositions fait toute la valeur de cette philosophie²⁰.

« Inutile et incertain » – Sorel reprend à son compte la formule pascalienne – Descartes exprime idéalement les intérêts de toute une classe mondaine. On ne s'étonnera donc pas de le voir ranger parmi les premiers dans le canon de la philosophie universitaire de la fin du XIX^e siècle. Descartes est le philosophe des intellectuels rationalistes qui contrôlent les instances culturelles de la République : raison de plus pour lui opposer Pascal. Il répond enfin parfaitement à de nouvelles pratiques de lecture liées à l'invasion de la culture de masse qui relèguent l'ascétisme pascalien dans un autre âge.

- 7 Pascal est supérieur à Descartes en trois domaines qui ont une importance toute particulière aux yeux de Sorel. Le premier – on vient de le voir – est celui de la science :

Pascal est le plus grand génie scientifique qu'ait eu la France²¹.

- 8 S'opposant aux interprétations de Brunetière qui enrôle Pascal dans les troupes de tous ceux qui se sont engagés, à ses côtés, dans la dénonciation de la « faillite de la science », Sorel refuse de faire de l'auteur des *Pensées* un antirationaliste. Il distingue soigneusement entre « l'emploi scientifique de la raison » auquel ne renonce nullement Pascal et le rationalisme de son temps qui prétend importer les « méthodes imitées des mathématiques dans les questions morales »²² C'est cet abus qu'il convient de dénoncer et qui rend si irrespirable l'atmosphère du temps à toute une frange d'anciens dreyfusards, heurtés par l'anticléricalisme et l'intolérance de l'État républicain désormais aux mains d'une partie de leurs anciens alliés. Édouard Berth revient longuement sur cet aspect dans *Les Méfaits des intellectuels*, ouvrage dans lequel il distingue un « rationalisme vrai » d'un « rationalisme postiche » au sein duquel il verse le « rationalisme de la physique amusante et mondaine des gens du XVIII^e siècle et la sociologie ennuyeuse et non moins mondaine des gens du XIX^e »²³ Puis il en vient à faire un éloge vibrant de la raison chez Pascal :

Personne, en effet, ne soutiendra ni ne pourra jamais soutenir que la raison d'un Pascal fut inférieure à celle d'un Descartes : l'intraitable et inflexible raison pascalienne, cette raison pour ainsi dire endiablée et dont la logique impérieuse et passionnée plonge dans la réalité des coups de sonde si hardis, si décisifs et si terribles qu'on peut à peine supporter l'éclat fulgurant des vérités ramenées au jour par elle – cette raison à laquelle je ne puis trouver d'équivalente que celle, au XIX^e

siècle, d'un Proudhon, pour la vigueur, l'intrépidité et l'inflexibilité, – qui ne la trouvera au contraire bien supérieure à la placide raison, un peu grise, un peu terre-à-terre, moyenne pour tout dire, de Descartes ? Car enfin, Descartes, c'est déjà, avant la lettre et avant le temps, un positiviste, un scientifique, un démocrate de la raison, pour qui le bon sens est une chose commune et le progrès chose facile, unilinéaire, s'avançant sans à-coups sur la ligne monotone et plate d'un temps mathématique indéfini²⁴.

- 9 La seconde supériorité de Pascal réside dans la portée juridique de son œuvre. La préoccupation sorélienne pour le droit est ancienne et s'était clairement manifestée à l'occasion de l'affaire Dreyfus²⁵. Elle trouve dans la pensée de Pascal une source de renouvellement, notamment dans la critique pascalienne du droit naturel que Sorel reprend beaucoup à son compte dans l'introduction aux *Réflexions sur la violence*. L'un des attraits du XVII^e siècle est précisément qu'il se présente comme un temps « où le sentiment juridique était particulièrement fort »²⁶. Cette qualité est d'autant plus sensible qu'elle s'allie à un troisième ordre de supériorité auquel Sorel est aussi extrêmement réceptif : la morale. Selon Sorel, il n'existe pas de morale cartésienne, quand Pascal et le jansénisme sont pétris d'une morale ascétique à laquelle Proudhon, que Sorel associe d'ailleurs à Pascal, avait accordé le plus grand intérêt.
- 10 Les lectures parallèles que font Berth et Sorel de Pascal et de son siècle s'inscrivent dans un système d'appréciations philosophiques où se mêlent d'autres auteurs et d'autres thèses. Le tout doit converger vers une condamnation du monde moderne. L'éloge du classicisme chez Sorel le conduit assez naturellement à revenir sur la querelle des Anciens et des Modernes avec un préjugé favorable pour les premiers. Comme il joue Pascal contre Descartes, il oppose le XVIII^e siècle au précédent, pour lequel il professe la plus vive admiration, louant ici « la grande intelligence analytique » de « tous les hommes du XVII^e siècle »²⁷, dénonçant ailleurs la décadence morale qui l'affecta dans ses quinze dernières années, au moment même où les idéologies du progrès faisaient leur première apparition²⁸. Sorel remarque d'ailleurs, avant sa rupture avec Péguy, quand il partage encore avec ce dernier une espèce de vie intellectuelle commune, que parmi ceux qui admirent le plus la prose du gérant des *Cahiers de la Quinzaine*, nombreux sont ceux qui apprécient les classiques du XVII^e siècle²⁹. À l'inverse, le XVIII^e siècle se présente comme celui où triomphe Descartes, le siècle durant lequel Pascal connut sa plus cuisante défaite. Il marque la naissance de la « petite science » et du rationalisme étroit contre lequel Sorel ne cesse de batailler. Siècle abominablement bourgeois asseyant une hégémonie française qui n'était autre qu'une domination culturelle de classe :

Cette hégémonie française – écrit Berth en écho à Sorel – ne fut qu'une hégémonie bourgeoise³⁰.

- 11 L'annonce répétée d'une victoire de Pascal, aux accents quelque peu vengeurs, d'ailleurs reprise par Berth qui intitule la conclusion des *Méfais des Intellectuels*, « La victoire de Pascal », permet de promouvoir des philosophies susceptibles de contrecarrer le scientisme et la philosophie dominante, au moins celle qui s'exprime dans l'Université de la République officielle, tout à la fois adossée sur le positivisme et le néo-kantisme³¹. Nous avons vu chez Berth l'association de Pascal à Proudhon. Sorel l'avait déjà suggérée. Dans la lettre citée que Berth adresse à Édouard Droz, il s'exprime clairement sur ce sujet :

Il n'y a qu'un homme que je mette au rang de Pascal, et peut-être encore au-dessus, c'est Proudhon. Proudhon au XIX^e siècle, me paraît un génie aussi extraordinaire, aussi émouvant, aussi tragique que Pascal au XVII^e³²

- 12 Les deux figures sont comparables : solitaires, en butte à l'incompréhension ou à une violente opposition de la part de leurs contemporains, Pascal et Proudhon incarnent tous deux des pensées fortes, difficiles d'accès. Le portrait ainsi tracé pourrait bien être aussi celui de Sorel lui-même. Après génies à la morale héroïque, hostiles à l'esprit de compromis, ils fusionnent dans l'âme du classicisme. Leur siècle est le même. La victoire de Pascal n'est qu'une des facettes du retour de Proudhon auquel Sorel participe activement³³. D'autres noms suivent qui viennent prolonger, à leur manière, l'œuvre philosophique entreprise par Pascal ; Bergson et William James les premiers, manifestent tous deux le triomphe tardif de Pascal sur Descartes :

Je suis persuadé que, dans quinze ou vingt ans, une nouvelle génération, débarrassée, grâce au bergsonisme, des fantômes construits par les philosophies intellectualistes depuis Descartes, n'écouterait plus que les hommes capables de lui expliquer la théorie du mal ; alors on entendrait les étudiants crier à leurs maîtres :
« Parlez-nous de Pascal »³⁴.

- 13 La réponse que Sorel adresse à *La Grande Revue*, dans le cadre de l'enquête lancée auprès de nombreuses personnalités aux fins d'apprécier l'influence exercée par Bergson, va dans le même sens. Pascal tend à devenir, selon Sorel, « le grand directeur du siècle ». Le succès des livres de Bergson « dans l'élite de la société contemporaine » tient surtout aux « orientations pascaliennes » qui la marquent désormais³⁵. Berth, qui répondit à la même enquête, suit et amplifie, comme à son habitude, les analyses de son maître :

De toutes les interprétations qu'on a données de la philosophie de M. Bergson, il n'y en a qu'une, à mon sens, qui vaille, et c'est celle qu'a produite mon maître M. Georges Sorel, en disant que la vraie portée du bergsonisme était religieuse et mystique et qu'il fallait apparenter M. Bergson à Pascal.

Voici Pascal engagé dans le combat antimoderniste, les modernistes accusés de ne défendre qu'un rationalisme plat et niais, direct héritier du scientisme de Descartes³⁶.

- 14 Croiser Blaise Pascal et Georges Sorel, séparés par deux siècles et demi, n'est pas supposer l'existence de je ne sais quelle tradition pascalienne au sein du mouvement ouvrier dont Georges Sorel serait le premier vecteur. La démarche vise plutôt à mettre en évidence des pratiques intellectuelles. Sorel a besoin de Pascal et d'un siècle sur lequel il fonde une critique circonstanciée. Il les mobilise à des fins bien singulières comme si, en leur sein, se trouvait disponible tout un stock de réactions, d'analyses et de figures, qui l'armait efficacement. Le recours à Pascal surgit en effet à un moment bien particulier de l'histoire intellectuelle de Sorel. Son pascalisme, si j'ose dire, fut beaucoup plus fugitif que son marxisme³⁷ et les références à l'auteur des *Pensées* infiniment moins nombreuses que celles renvoyant à Bergson, à James ou à Proudhon³⁸, qui partagèrent pourtant le « moment Pascal », tout en étant beaucoup plus polyvalents que ce dernier. C'est donc dans ce cadre historique, et dans celui-là seulement, qu'il est pertinent d'analyser une telle rencontre. Toute autre démarche qui insisterait sur la filiation ou la constante d'une composante pascalienne chez Sorel abuserait du rôle de Pascal dans la pensée de celui-ci.

NOTES

1. Christophe Prochasson et Anne Rasmussen, *Au nom de la Patrie. Les Intellectuels et la Première Guerre mondiale, 1910-1919*, Paris, La Découverte, 1996, chapitre I^{er} : « Au temps d'Agathon », p. 11-57.
2. Cité dans Michel Charzat (dir.), *Georges Sorel*, Paris, Éditions de l'Herne, « Cahier de l'Herne », 1986, p. 267.
3. Lettre de Georges Sorel à Édouard Droz (19 juin 1908), *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 10, 1992, p. 140.
4. Georges Sorel, « Dio Ritoma », *Il resto del Carlino*, 13 octobre 1910.
5. Lettre de Georges Sorel à Jean Bourdeau (31 octobre 1911), *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 14, 1996, p. 193.
6. Lettre de Georges Sorel à Jean Bourdeau (7 mai 1913), *ibid.*, p. 216.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. Lettre de Georges Sorel à Édouard Berth (3 avril 1912), *Cahiers Georges Sorel*, 5, 1987, p. 181.
10. Lettre d'Édouard Berth à Édouard Droz (25 mai 1914), *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 10, 1992, p. 160.
11. Lettre de Georges Sorel à Jean Bourdeau (20 avril 1917), *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 15, 1997, p. 184.
12. Georges Sorel, *Les Illusions du Progrès*, Paris, Marcel Rivière, 1908, réed. Slatkine, 1981, p. 12.
13. *Id.*, « Lettre à Daniel Halévy (15 juillet 1907) » dans *Réflexions sur la Violence*, Paris, Pages Libres, 1908, réed. Slatkine, 1981, p. 89.
14. *Id.*, *Les Illusions du Progrès*, *op. cit.*, p. 49.
15. *Ibid.*, p. 42-43.
16. Charles Demange, « Commentaires sur *Le Discours sur les passions de l'Amour* de Pascal », *L'Indépendance*, 1^{er} avril 1912.
17. Cité par Jeremy Jennings, « La philosophie de la science » in Michel Charzat (dir.), *Georges Sorel*, *op. cit.*, p. 18.
18. Lettre d'Édouard Berth à Édouard Droz (25 mai 1914), *op. cit.*, p. 159.
19. Georges Sorel, *Les Illusions du Progrès*, *op. cit.*, p. 44.
20. *Ibid.*, p. 47.
21. Lettre de Georges Sorel à Jean Bourdeau (2 novembre 1913), *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 15, 1997, p. 137.
22. Georges Sorel, *Les Illusions du Progrès*, *op. cit.*, p. 41.
23. Édouard Berth, *Les Méfaits des Intellectuels*, Paris, Marcel Rivière, 1914, p. 289.
24. *Ibid.*
25. Patrice Rolland, « L'enjeu du droit », in Michel Charzat, *Georges Sorel*, *op. cit.*, p. 28-47.
26. Georges Sorel, préface à Édouard Berth, *Les Méfaits des intellectuels*, *op. cit.*, p. XXXI.
27. Lettre de Georges Sorel à Édouard Berth (3 avril 1912), *op. cit.*
28. Georges Sorel, *Les Illusions du progrès*, *op. cit.*, p. 17.
29. Lettre de Georges Sorel à Giuseppe Prezzolini (14 janvier 1910) dans Diana Rüesch e Bruno Somalvico (a duradi), *La Voce e l'Europa. Il movimento fiorentino de La Voce : dall'identità culturale italiana all'identità culturale europea*, s.l.n.d., p. 625.
30. Édouard Berth, *Les Derniers Aspects du socialisme*, Paris, Marcel Rivière, 1908, éd. 1923, p. 22.
31. Jean-Louis Fabiani, *Les Philosophes de la République*, Paris, Éditions de minuit, 1988.

32. Lettre de Georges Sorel à Édouard Droz (25 mai 1914), *op. cit.*, p. 160.
33. *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, « Proudhon, l'Éternel retour », 10, 1992.
34. Georges Sorel, préface à Édouard Berth, *Les Méfaits des intellectuels*, *op. cit.*, p. XXXVII.
35. *Id.*, Lettre réponse à l'enquête, « M. Henri Bergson et l'influence de sa pensée sur la sensibilité contemporaine », *La Grande Revue*, 84, 10 mars 1914, p. 117.
36. Édouard Berth, *ibid.*, p. 120. Je remercie Michel Prat d'avoir attiré mon attention sur ces deux textes.
37. Shlomo Sand, *L'Illusion du politique. Georges Sorel et le débat intellectuel 1900*, Paris, La Découverte, 1985.
38. Patrice Rolland, « La référence proudhonienne chez Georges Sorel », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 7, 1989, p. 127-161.